

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 49

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190063>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Vous savez qu'un brillant commerce
Fleurit dans plus d'une cité,
Où souvent un *Macaire* exerce
Sa dangereuse habileté.
A la Bourse, où beaucoup vont vendre,
Croyez-moi, n'allons pas flairer :
A quoi nous servirait d'apprendre } *bis.*
Ce qu'on est heureux d'ignorer ?

Voyez combien dans cette vie
Est triste le sort des époux
Qui, rongés par la jalouse, *se*
Semblent toujours être en courroux.
De ne pas vouloir tout entendre
Je viens aussi les conjurer :
A quoi leur servirait d'apprendre } *bis.*
Ce qu'ils sont heureux d'ignorer ?

Ainsi donc, amis, somme toute,
On peut déduire de ceci,
Qu'il faut suivre la droite route
Sans se donner trop de souci.
Vers le bien, sachons toujours tendre,
Evitons de trop désirer :
A quoi nous servirait d'apprendre } *bis.*
Ce qu'on est heureux d'ignorer ?

Les chapeaux des dames au théâtre.

Monsieur le rédacteur,

Accordez-moi, s'il vous plaît, quelques lignes ; je suis furieux. Les dames ont adopté une mode de chapeau qui est peut-être élégante, mais qui, au théâtre, est insupportable ; j'ai pu m'en convaincre une fois de plus hier soir, au parterre, placé derrière un de ces chapeaux dont le nœud se dressait en l'air et semblait menacer le lustre.

Impossible à moi de voir ce qui se passait sur la scène. J'avais beau me pencher, tantôt à droite, tantôt à gauche, à peine apercevais-je par-ci par-là un bout de décors ou d'action.

Et figurez-vous un peu l'agrément, si vous avez, par hasard, deux ou trois dames entre la scène et votre œil. Il ne vous reste autre chose à faire qu'à fermer les yeux et écouter la pièce.

Dans une loge, la femme est chez elle ; il lui est loisible de se coiffer comme il lui plaît. Elle peut se placer des monuments sur la tête sans gêner personne, et les messieurs, à qui elle donne une place dans le fond de la loge, ont pris d'avance leur parti de ne rien voir. Ils n'ont pas à se plaindre, ils sont avertis. Mais il n'en est pas de même aux fauteuils d'orchestre, aux parterres ou aux pourtours.

Que diraient ces dames, je vous prie, si, sous prétexte de courants d'air, de rhumes, d'absence de cheveux, ou d'autres choses, nous gardions nos tubes sur la tête ?... Evidemment, elles nous traiteraient de mal-appris, elles auraient parfaitement raison ; mais s'imaginent-elles que leurs chapeaux sont plus transparents que les nôtres ?

Je sais bien, hélas ! que je prêche dans le désert, pour le moment du moins, car la monde est là, et bien peu de dames oseront la braver. Ce qui devient inquiétant, c'est que nous ne sommes qu'au début

de cette mode, et tant qu'elle durera, ces malheureux chapeaux iront toujours montant ; ce sera à qui s'élèvera le plus haut.

Chacun sait ce qui est arrivé vers la fin du siècle dernier. Les femmes se coiffaient de la manière la plus extravagante ; elles se mettaient sur la tête des jardins, des palais, des frégates ; c'était des édifices énormes et compliqués, derrière lesquels l'autre moitié du genre humain disparaissait. Les choses en vinrent au point que, pour ne pas avoir la peine de refaire ces merveilles d'architecture, elles gardaient huit jours de suite la même coiffure, et dormaient debout, afin de ne point la déformer.

Je l'avoue, je me suis demandé vingt fois, en sortant du spectacle, dont je suis un des fidèles habitués, pourquoi on n'obligeait pas les dames à laisser leur coiffure au vestiaire ou à les garder sur leurs genoux. Je sais que la mesure serait un peu dure et je plaindrais ceux qui seraient chargés de l'appliquer.

Mais je me demande si nos modistes, qui ont tant d'imagination et de goût, ne pourraient pas inventer une coiffure de théâtre à la fois élégante et basse ? Ce problème, que je me permets de leur poser par l'entremise de votre journal, ne me paraît pas impossible à résoudre. On assure d'ailleurs que les dames anglaises ont adopté pour le théâtre une manière de guimpe ou de dentelle que l'on se jette sur la tête et que l'on chiffonne à son gré. Si je ne me trompe, le même genre de coiffure, qui ne manque certes pas de grâce, se rencontre très fréquemment en Italie.

En attendant la réalisation de mes voeux, qui sont ceux du grand nombre de mes frères, je vous prie, Monsieur le rédacteur, d'agréer mes affectueuses salutations.

PAUL ***

La Côte (Neuchâtel), 23 novembre 1887.

Monsieur le rédacteur.

N'êtes-vous jamais venu, passant par Neuchâtel, visiter nos Gorges de l'Areuse ? Admirateur, comme vous l'êtes, des beautés de la nature, j'aime à me figurer que vous avez fait cette promenade et avez gardé bon souvenir de cette course faite d'abord aux bruits effrayants du torrent mugissant, entre de hautes et sombres parois de granit, et, plus loin, bondissant follement de rocher en rocher qu'il couvre de son écume. Vous avez passé, non sans crainte, plusieurs ponts tremblants et primitifs, puis, continuant votre voyage, vous avez suivi un charmant sentier, tantôt ombragé, tantôt en plein soleil, côtoyant la rivière qui, là, coule doucement entre des rives planes et fleuries. Bientôt la vallée s'élargit, la rivière s'étale plus à l'aise et vous offre sur ses bords un petit hôtel où l'on peut enfin se reposer, se désaltérer et même manger la truite.

On ne se serait guère douté que les sources qui se perdaient silencieusement dans ces gorges sombres viendraient un jour, par de grands travaux, alimenter d'eau Neuchâtel et les villages voisins, après un voyage de trois lieues, à travers monts et vaux. Et pourtant, la chose est faite ; la Chaux-de-

Fonds même en jouit et a fêté, dimanche dernier, cet heureux événement.

Vous ne pouvez vous figurer la joie qui règne dans nos villages de la Côte quand, peu à peu, de maison en maison, les petits canaux, partant du grand, amènent une eau fraîche et limpide jusque sur l'évier de la ménagère. C'est une scène joyeuse dans chaque ménage. A peine le robinet posé, chaque membre de la famille veut l'essayer, chacun veut avoir l'honneur d'en goûter le premier, et, dans ce moment-là, le jus de la treille est relégué au second rang, *même pour les messieurs !!* On tourne et retourne le robinet, et l'eau chemine si fort qu'elle éclabousse les spectateurs, ce qui les met en joie.

C'est une révolution dans les ménages : plus de temps perdu à courir à la fontaine, plus de provisions d'eau à faire en cas de lessive ou de mauvais temps. Le robinet est là pour subvenir à tout, même pour vous procurer un bon bain pendant les canicules.

A Neuchâtel, la joie n'est pas si expansive qu'à la Côte ; on est habitué à ce bienfait depuis des années, mais ici on ne s'aborde plus en demandant des nouvelles de la santé, mais bien en disant : « Avez-vous déjà l'eau ? Comment va le robinet ? etc., etc. »... Il y a bien une petite ombre au tableau et l'on dit que quelques-uns ne sont pas très contents ; ce sont les amoureux qui avaient l'habitude de se rencontrer *fortuitement* à la fontaine et qui, hélas ! n'auront plus ce prétexte ! Mais nous ne les plaignons pas trop ; après tout, on ne peut pas faire d'omelettes sans casser des œufs, et ces jeunesse se rattraperont bien d'un autre côté, j'en suis sûre.

Mais, me direz-vous, à quel propos écrivez-vous tout cela au *Conteur* ? Quel intérêt ou quel plaisir a-t-il, ainsi que ses lecteurs, à tout cela ?

Eh bien, uniquement, parce qu'entre voisins et Confédérés on doit s'intéresser aux joies et aux peines les uns des autres et que nos petites affaires locales ou cantonales vous intéressent peut-être bien autant que les faits et gestes de l'empereur Guillaume ou de Bismarck, et même que la maladie du pauvre Kronprinz.

C'est aussi pour rendre hommage à l'homme de génie, M. Ritter, qui a conçu et mené à bien ce grand projet, et qui propose en ce moment au Conseil municipal de Paris d'approvisionner la grande ville avec les eaux du lac de Neuchâtel.

C'est encore pour vous dire aussi que, lorsque nos amis, les Vaudois, nous feront l'honneur de nous visiter, nous aurons à leur offrir, non-seulement le meilleur de nos crus, mais aussi l'eau fraîche des Gorges de l'Areuse.

Agréez, Monsieur le rédacteur, mes respectueuses salutations.

Une abonnée neuchâteloise.

Onna farça dão diablio.

Dza grandteimps devant lo temps dâi batz, quand lo diablio s'embétavè à férè frecassi lè chenapans, lè pandoures et lè coquiens, et tandi que sa fornéze s'etsâodâvè, vagnâi onco prâo soveint pèce avau

férè onna verià po trovâ lè pourro diastro que l'invoquâvont et lè barrâ po eintreteni sa provejon, kâ lo bougrou lè savâi eintoodrè ào tot fin, et poru que lè gaillâ lâi promissons lâo z'âmès, lo Satan fasâi tot cein que volliâvont, kâ tot lâi étai ézi ; n'avâi qu'à derè et lè brazès sè tsandzivont ein louis-d'oo, lè vilhio cocardiers ein dzouveno valets, lè pouetès gaupès ein galézès pouponnès. On dit mémameint que poivè copâ la parola à onna fenna tandi on quart d'hâora à pou prés. Mâ po que fassè cein qu'on lâi démandâvè, faillâ signi onna conveinchon coumeint quiet à la moo on lâi baillivè noutre n'âma pè testameint.

Mâ à fooce dè lo vairè, lè dzeins lâi s'etiont tant accoutemâ que y'ein a que n'ein n'aviont rein poâire et que lo terivont pè la quia, que ma fâi, à fooce dè la tenailli et dè la treyouni, lâi ont à maiti depondiâ ; et, eimbétâ dè sè la vairè dinsè bregandâ, n'est pequa jamé revègnâi ein tsai et ein oû.

Don, dein lo teimps iô vagnâi dinsè pè châotré, lo tsatellan dè St-Bartelomâ, on vilhio tourlourou dè septantè-nâo ans, qu'avâi prâi frâi ein revecneint dè la faire d'Etsalleins, étai ào fond dè son lhi sein poâi remoâ, iô djeignâi coumeint on possédâ. Lo pourro coo souffressâi tant que n'ein poivè mé ; assebin on matin que n'allâvè rein mi, sè met à derè à son vôlet que lâi fasâi eingosellâ on écoualletta dè camomilès : Se lo diablo poivè mè férè passâ mon mau tandi lè cauquîs z'annâiès que y'é onco à vivrè, m'ein foto pas mau, lâi bailletré me n'âma ».

Pas petout l'eut cein de, lo Lucifai sè trâovè découtè son lhi et lâi fâ : Eh bin, su d'accòo ; bailler-mè te n'âma et tè garo tot lo drâi.

Mâ quand lo tsatellan ve lo diablio, coumeincâ à refrezenâ et à sè catsi dézo lo lévet, et lâi fe que sè trovâvè on bocon mi, et que n'avâi pas que bin z'u l'idée dè lo criâ.

— Portant, mè vouaiquie, repond lo Satan, et mè peinso que te ne m'as pas fê veni po lo râi dè Prusse. Tè vé derè : Te m'as offai te n'âma se tè rebaillo la santé po cein que t'as onco à vivrè ; eh bin su d'accòo ; te vas signi la conveinchon ; ne sein lo 24 dè juin, l'est la St-Djan ; et bin tè débarasso dè ton mau tant qu'à la Dama, lo 25 de mâ.

— Coumeint lo 25 de mâ ! fâ lo tsatellan tot épolailli, n'é don pas mé dè nâo mâi à vivrè ?

— Pas onna menuta dè plie, me n'ami, et qu'as-tou à tè plieindrè, t'aré 80 ans ; n'est-te pas dza on bon bet ?

— On bon bet, on bon bet ! ne dio pas ; mâ pas mé dè nâo mâi à vivrè ! C'est foteint. Dein ti lè cas, cein ne vaut pas la peina dè bailli se n'âma po sè bin portâ asse pou dè teimps. Yâmo mi ne pas signi et souffri tant qu'âo bet, et petétré que y'âodri ein paradis !

— Ein paradis ! lâi fâ lo diablio ein écliaffeint de rirè. Ah pourre ami dè Mordze ! te m'ein dis quie de 'na forta.

(La suite déçando que vint.)

L'activité de la *Société pour le développement de Lausanne* ne se lasse point, et l'on constate avec un vrai plaisir tout ce qu'elle a fait depuis deux ans.